Musiciens sur la sellette : Kovach, l'héritier de Bartok

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **14 (1984)**

Heft 9

PDF erstellt am: **03.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Kovach, l'héritier de Bartok

Andor Kovach me fait écouter une cassette: son Oratorio op. 109, «Nuit de mai 1795», sur un texte adapté du poète hongrois Frédéric Karinthy. C'est le procès, puis la condamnation à mort, de six martyrs. Le moine franciscain Martinovitch a été traîné le dernier sur l'échafaud. *Ses yeus fermés, sur son visage de cire, n'ont pas vu le bourreau.*

Le compositeur, enfoncé dans son fauteuil, en face de moi, ne peut réprimer un geste net de la main, à chaque coup de hache, à chaque coup de gong, à chaque aboiement de l'orchestre constellé de nuit et de sang. La cassette s'arrête. Je suis bien incapable de prononcer un mot. Andor Kovach, soixante-neuf ans, imposant (mais sa pipe lui donne une bonhomie chaleureuse) se tait. Longtemps, il est resté debout, le front à la vitre, regardant sans la voir l'étendue du lac rongé de brouillard. De son appartement sis dans les hauts de Lausanne, il salue (par beau temps!) le Mont-Blanc.

Qui est ce compositeur aux cent vingt-huit numéros d'opus, ce créateur de quatre symphonies, de six opéras, d'oratorios, d'une foule d'œuvres pour le piano, pour formations de chambre? Seul élève, pour la composition, de Béla Bartok, dans la Hongrie des années quarante, il revendique ce parrainage. Sa musique se souvient de Bartok et de ses somptuosités. Mais elle lui appartient. J'aurai encore l'occasion, ce jour-là, d'écouter une autre cassette: la mémorable audition du 1er Concerto pour piano et orchestre, que Béla Siki a donnée en 1966, sous la baguette d'Ansermet. Cette œuvre vous subjugue, vous bouscule, vous comble: elle est vivante. Ecrite pour après l'an deux mille, au même titre que les concertos de Bartok ou de Beethoven.

— *Que pensez-vous de l'inspiration, Andor Kovach? Est-ce une valeur qui a encore cours aujourd'hui?*

— L'inspiration, c'est une réaction à un événement, à un état d'âme. Il est des artistes qui se veulent créateurs et qui déambulent, sourds et aveugles, au milieu des événements de leur vie. Un poète hongrois a raconté l'histoire d'un soldat-romancier qui, aux tranchées, cerné de feux d'artifice extraordinaires, assistant aux actes de bravoure de camarades, ou à leur disparition, un soldat à la face violacée d'incendies tout proches, cherche désespérément un sujet d'inspiration. Le fantastique qui le baigne ne fait que le déranger, car il ne le perçoit pas...

Andor Kovach tire une bouffée de sa pipe.

— Voyez-vous, la difficulté, c'est de réaliser par des notes l'émotion que vous ressentez. L'œuvre vous est donnée dans une sorte de lointain. Il faut la laisser venir, ne jamais forcer une forme, car vous débouchez dans le désert. Faire des esquisses. Apprivoiser cette chose en train de se faire et, à l'aide du métier, la dominer finalement. Et puis, il y a le public! C'est un adversaire du compositeur, par la force des choses, mais il a une âme pure.

— *A priori?*

— A priori. On ne doit pas le décevoir. On ne peut plus écrire comme Liszt ou Mozart, mais l'auditeur a droit, par sa confiance, à une réponse. Or, trop de compositeurs l'ont berné. Le snobisme aidant, des canulars énormes sont pris au sérieux.

— *La musique aléatoire?*

— C'en est un. La musique du silence en est un autre, imaginé par John Cage: un pianiste s'installe au clavier... et ne joue pas. Au bout d'un moment, il salue et s'en va. Il a créé une tension et le public applaudit.

— *Parlez-nous de vos opéras.*

— Je viens d'achever «Bizance», qui m'a hanté pendant des années. J'ai écrit en tout six opéras. A part le premier, inspiré de «Meurtre dans la Cathédrale», de T.S. Eliot, les autres sont tirés d'œuvres d'Anouilh, de Giraudoux, de Christine Arnothy, qui se trouve être ma sœur. «Médée» a connu un énorme succès, sur scène, en Allemagne. Vous savez que l'Allemagne dispose aujourd'hui de quarante-huit troupes d'opéras permanentes! Je me suis fait des amis personnels parmi les directeurs musicaux.

— *Et votre «De Profundis»?*

— Vous l'avez entendu? Armin Jordan l'a donné à Lausanne au mois de mai. J'ai rapporté cette œuvre d'Amérique. Il y a eu la mort de mon frère, qui était philosophe, écrivain. Et puis, et puis il y a autour de nous un monde qui va mal, qui a faim, qui a peur...

Andor Kovach a dû quitter sa Hongrie natale, comme Bartok. Il a acquis la nationalité suisse, mais ne peut s'empêcher de souffrir pour ce vieux continent qu'il aime d'amour (il n'a pas pu demeurer en Amérique, par manque de racines). Kovach a fait le tour du monde, il a fondé et dirigé des orchestres, écrit plus de cent œuvres, en projette de nouvelles...

Le ciel se fait de plus en plus sombre sur le lac. On ne sait si c'est à cause de l'orage, de la nuit, de l'avenir... Mais quelle puissance dans cette musique, quel coup de barre pour un monde que l'on dit à la dérive! Nous nous quittons sur une poignée de mains qui en dit long sur la jubilation que peut donner toute forme d'art dominée: clé de nos jardins secrets.

P.-Ph. C.

Andor Kovach (Photopress, Genève).